

TYPE PRIMITIF DU MOUTON.

M. DE MORSY.— Toutes les races des moutons domestiques ont pour type primitif le mouflon, qui existe encore à l'état sauvage dans quelques contrées montagneuses de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et notamment en Corse. Le mouflon, quoique beau coup moins pourvu d'intelligence que les autres quadrupèdes, est doué d'une constitution vigoureuse ; il échappe à ses ennemis par la rapidité de sa course, et se défend à coups de tête lorsqu'il est cerné. Il ne peut toutefois se perpétuer que dans les localités d'un accès difficile, dans les pays peu peuplés, où l'homme ne lui fait pas une guerre trop rude.

Le mouflon a une tête grosse et longue, des cornes semblables à celles de la chèvre, une queue à peine indiquée. Son corps est recouvert d'un poil dur, sous lequel se retrouvent là et là des touffes d'une laine courte et frisée.

A ce portrait reconnaissiez-vous le mouton domestique ? Non, n'est-ce pas ?

C'est qu'il n'est dans toute la création aucun animal dont l'homme ait le plus profondément modifié le régime alimentaire, les habitudes, les formes extérieures, le pelage. Chaque peuple, selon ses besoins, selon les exigences du climat et du pays, s'est créé une race de moutons appropriés à ses pâturages, à son industrie, à ses habitudes agricoles.

Partout au poil du mouflon on a substitué une laine plus ou moins longue, plus ou moins fine. L'Indien a forcé ses moutons à devenir omnivores, et à se nourrir, comme le chien, des restes de la cuisine. L'Espagnol s'est exclusivement occupé à transformer le pelage du mouflon en une laine d'une haute valeur, et a obtenu la race connue sous le nom de mérinos. La toison de ces animaux, épaisse, serrée au point de paraître toute d'une seule pièce, est sale et d'une couleur foncée à l'extérieur, mais cache sous cette apparence grossière des mèches d'une laine blanche, ondulée, d'une finesse et d'une elasticité incomparables.

En Angleterre, Backwell, cette habile éleveur dont je vous ai déjà parlé, n'a considéré le mouton que comme bête de boucherie ; attachant par conséquent une médiocre importance à la toison, il s'est uniquement occupé à favoriser le développement des parties charnues et de la graisse. Nous lui devons la race Dishley, la race de boucherie par excellence, puisqu'elle acquiert en fort peu de temps une taille et un embonpoint extrêmes.

Avais-je raison de vous dire qu'aucun animal n'a été plus profondément modifié par la domesticité que le mouflon ? Ne vous semble-t-il pas comme à moi que la divine Providence, en créant ce type primitif, l'ait au physique et au moral constitué

de manière à ce que l'homme pût le pétrir, le remanier, pour tirer le plus grand parti possible du plus soumis de ses esclaves !

AUGUSTIN.— Voilà des merveilles dont je ne me faisais aucune idée. Oh ! oui, comme vous nous le disiez tout à l'heure, la terre est un immense atelier que le bon Dieu a ouvert à l'activité de l'homme.

Un toast à l'Agriculture.

PAR LE GÉNÉRAL DUCROT.

Dans ce moment où l'excitation règne partout, où chaque jeune homme a ou doit avoir des désirs ardents de servir sa patrie dans un moment de danger, on lira avec intérêt les paroles suivantes, qui nous feront voir de plus que la race de nos ancêtres, les braves et dévoués campagnards de la vieille France, n'est pas du tout éteinte dans notre ancienne mère-patrie. Nous faisons l'extrait suivant d'un ancien numéro de la *Revue d'Economie rurale*, France.

Dans toutes les professions on rencontre des hommes de cœur qui savent apprécier le cultivateur et lui rendre justice. A ce titre, nous sommes heureux de publier un toast remarquable, porté au banquet de Névers, par le brave général Ducrot, dont les sentiments patriotiques ont vivement ému tous les auditeurs ; aussi les applaudissements sympathiques et les bravos les plus chaleureux n'ont-ils pas fait défaut.

Messieurs,

C'est bien hardi à moi d'oser me faire entendre après des voix si éloquentes ; mais au nom de l'armée, que j'ai l'honneur de représenter ici, je tiens à apporter aussi mon hommage à l'agriculture et à acquitter notre dette de reconnaissance. D'ailleurs, j'espère que vous voudrez bien ne voir que la pensée et être indulgents pour la forme.

Messieurs,

Aux soldats de l'agriculture ! c'est à dire à ces bons paysans, laboureurs, bergers, vigneron, ouvriers campagnards de toute espèce, qui dans notre vieille France donnent l'exemple du travail persévérant, de l'ordre, de l'économie, de l'amour de la religion et de la famille, du respect des lois et du Souverain !!! A ces hommes qui sont vraiment les soldats de cette armée d'agriculteurs, dont le brillant état-major est si bien représenté à cette table !

Comme je vous le disais, en pensant à ces braves gens, dans cette circonstance solennelle nous acquittons une dette de reconnaissance ; car ces

mêmes paysans, arrachés à leur charrière et groupés autour de notre glorieux drapeau, deviennent toujours nos soldats les plus vaillants et les plus disciplinés..., c'est à-dire les meilleurs, puisque la discipline seule peut préparer et assurer les grands succès militaires.

Certes, Messieurs, vous appréciez à leur juste valeur les qualités et les vertus de ces hommes au milieu desquels vous vivez presque constamment. Eh bien ! cependant, permettez-moi de vous le dire, vous ne soupçonnez pas tout ce qu'il y a de sentiments généreux, de dévouement, je dirais presque d'héroïsme, sous ces enveloppes grossières ; il faut les avoir vus à l'œuvre, avoir partagé leurs fatigues, leurs privations, leurs dangers, en un mot toutes les misères du rude métier de soldat, pour comprendre tout ce qu'ils peuvent, tout ce qu'ils valent. Et, chose admirable ! ces paysans-soldats qui donnent l'exemple de toutes les vertus guerrières, sans autre mobile, sans autre guide que le sentiment du devoir et du dévouement à leurs chefs, illétrés pour la plupart, ils ne pensent ni à l'avancement, ni aux honneurs militaires, ces mobiles si puissants pour d'autres plus favorisés.

Un mot d'encouragement, une poignée de main du chef, voilà les seules récompenses qu'ils ambitionnent après nos plus chaudes journées.

S'ils tombent... hélas ! trop souvent pour ne plus se relever, jamais un murmure, jamais un mot d'impréca-tion contre cette société dont les dures exigences les ont arrachés à leurs familles, à leurs paisible vie des champs. Un regard vers le ciel, un souvenir à la famille et au village, un suprême et sublime effort pour se soulever et faire entendre une dernière fois ce cri de *Vive l'Empereur* ! qui, tout à l'heure encore, était le cri de triomphe et de ralliement au milieu des boulets et de la mitraille, voilà le magnifique spectacle que présentent invariablement tous nos champs de bataille.

Oh ! je vous l'assure, Messieurs, et c'est du fond du cœur, quand on a vécu au milieu de pareils soldats et qu'on a su les comprendre, on se sent pris pour eux d'une affection toute paternelle, on se préoccupe sans cesse de leurs intérêts et de leur besoins, et c'est dans cet échange de sentiments réciproques qu'il faut chercher le secret de notre force militaire bien plus que dans l'habileté des combinaisons tactiques et stratégiques, bien plus que dans la perfection des canons rayés, des armes à culasse et autres engins de guerre. Sous ce rapport, les autres puissances du monde peuvent nous égaler, nous surpasser même, mais ce qu'elles nous envieront toujours sans jamais y atteindre, c'est la force morale que nous